

Chapitre 3

« Jamais habile peintre n'est parvenu à rendre l'expression de cette magnifique tête, lorsque le monarque la tournait avec bienveillance pour regarder quelqu'un. »

M. CASANOVA, à propos du Roi Louis XV

C'était la première fois de ma vie que j'entendais sa voix, étrangement rauque, si particulière qu'on la distinguait entre cent mille.

Je regardai rapidement autour de moi et vis que Sa Majesté était seule, si du moins l'on exceptait un vieil homme qui, à l'autre bout de la grande salle, remplissait un registre, une pile de livres dressée à côté de son encrier. Quand nous entrâmes, il se leva si brusquement qu'il faillit renverser et la pile, et l'encrier. Ceci me donna envie de rire, mais comme j'entendis juste après la remarque du Roi, ce fut avec un étrange regard, moitié-rieur, moitié-anxieux, que je levai les yeux vers mon souverain.

Là aussi, les nombreux portraits écrits ou peints de Louis XV pourraient me dispenser de vous tracer de lui une longue description. Mais ce que ces portraits ne font qu'esquisser, à savoir la vraie personnalité du Roi, mis moi-même en sa présence j'en fus aussitôt ébloui, bouleversé.

Bien des années ont passé depuis cette matinée de 1733 où je fus présenté à mon souverain. Depuis lors, il a vieilli, il est mort, et il a été conspué, par les révolutionnaires, entre autres, peu gênés de traiter les Rois de France de despotes alors qu'eux-mêmes ont été responsables de la Terreur, des massacres vendéens, de chantages constants auprès de leurs propres élus, de la mort du Roi et de la Reine, de milliers de têtes innocentes brandies au bout de milliers de piques et même de ces sinistres tanneries de peaux humaines aux Ponts-de-Cé. Joli palmarès. Tandis qu'ils imposaient au peuple dans le sang leur idéologie de marchands, le Roi Louis XVI, lui, sa haute silhouette massive se détachant sur celle, plus aiguë, de la guillotine, prononçait les plus belles paroles royales jamais entendues - les plus belles paroles du siècle : « Je pardonne à ceux qui ont voulu ma mort. »

Mais je m'égare. Revenons à Louis XV, si justement surnommé : le Bien-Aimé. Ce qui me frappe, encore aujourd'hui, dans tous les portraits qui nous restent de lui, c'est l'étonnante douceur modeste de son regard. Sur tous, il semble s'excuser d'être là, aussi lourdement harnaché d'hermine et de velours. Il a beaucoup de charme, de dignité, de majesté, même, mais rien qui approche de la morgue suprême du Louis XIV peint par Rigaud. C'est à cela que je peux voir que la postérité ne l'a pas compris. Qu'on ait pu qualifier de despote un homme pareil, cela passe mon entendement.

En ce clair matin de 1733, ce fut cette douceur-là, profondément étrangère à tout amour-propre, cette indulgence presque tendre et sans préjugé qui me jetèrent d'un seul coup dans le sentiment que je ressens encore aujourd'hui - au point que de ridicules faiblesses me prennent quand je me rends, une fois par an, à Versailles. Car cette douceur dont je vous parle émanait, en plus, d'un visage sublime, éclairé par deux grands yeux d'un noir de jais surmontés d'élégants sourcils longs et courbes, tracés d'un seul trait comme par un délicat fusain d'artiste.

- Quels yeux ! s'exclama le Roi, avec un sourire encore légèrement narquois. Baissez vite, mon garçon.

J'obtempérai, ému au point de me mettre à trembler comme une feuille.

- Je n'ai pas voulu être insolent, sire, fis-je, au désespoir.

- Ce n'est pas ce que je veux dire, corrigea-t-il. Je te donnais juste un conseil, parce qu'on pouvait y lire jusqu'au fond de ton âme.

- Peu m'importe, alors ! m'écriai-je en les relevant hardiment. Je n'ai rien à cacher, car mon âme est toute à vous.

Il me contempla un moment sans parler. Puis :

- Prends garde à ce que tu dis. S'il me venait la fantaisie d'user du cadeau que tu me fais...

La duchesse, les mains croisées sur son giron, nous regardait tous deux avec la même indulgence, se gardant bien de nous interrompre. De toute façon, l'étiquette de la Cour interdit à quiconque d'adresser en premier la parole au souverain, et si Madame de Ventadour était femme à pardonner que d'autres enfreignent cette règle, elle ne l'enfreignait sûrement jamais elle-même.

Le Roi se tourna vers elle, prit l'une de ses mains, la porta à ses lèvres, puis sur son cœur, tandis qu'ils échangeaient un profond regard tendre. Cette femme ne lui avait pas seulement servi de mère alors qu'il était orphelin, me dis-je. Elle lui avait aussi sauvé la vie. L'un dans l'autre, c'était comme si elle l'avait mis au monde une seconde fois. Et l'âme sensible de Louis XV ne pouvait assurément pas oublier cela un seul instant.

- Comment vous portez-vous, ce matin, ma bonne maman Ventadour ? s'enquit-il à mi-voix.

D'un geste rapide, elle me désigna, l'air légèrement réprobateur.

- Oh ! Je ne dois pas vous appeler ainsi devant des tiers, chuchota-t-il, malicieux. Mais un enfant qui dit que ma Cour est une prison ne saurait être en même temps à cheval sur l'étiquette, n'est-ce pas ? En outre, il vient de le dire, il est tout à moi. Comme moi je suis tout à vous, Madame.

Se tournant vers moi, il attaqua :

- En quoi ma Cour est-elle une prison, selon vous ? me questionna-t-il gravement, en nouant ses mains derrière son dos.

- Tout le monde y porte des lisières, sire, répondis-je, ravi de ce vouvoiement. Les enfants, des lisières visibles ; les autres, même vous, des lisières invisibles.

(Les lisières étaient, il y a cent ans - j'ignore si elles sont encore en usage en 1822 - des laces qu'on attachait aux tout jeunes enfants pour les retenir en cas de chute.)

- Ce n'est pas le fait de ma seule cour, fit le Roi dont le beau visage lisse s'était légèrement rembruni.

- Non, sire. Mais comme je n'aime pas les prisons, dès que j'aurai l'âge de voyager je m'en irai vivre ailleurs.

- Croyez-vous qu'en province l'on soit moins esclave de l'opinion d'autrui ?

- Aussi n'est-ce pas non plus en province que je veux aller vivre, sire. Je partirai en Nouvelle-France.

- La Nouvelle-France, tiens donc... Et que trouverez-vous là-bas qui n'existe point dans « l'ancienne France », voulez-vous me le dire ?

- La liberté, sire.

- La liberté ! soupira malgré lui en écho le monarque.

- Voulez-vous que je vous montre sur l'atlas où cela se situe, sire ? Vous et moi nous pourrions y aller ensemble...

- Je sais où est la Nouvelle-France, figurez-vous, mon garçon, s'irrita Louis XV. Cela fait partie de mon royaume, et ces atlas sont à moi.

- N'aimeriez-vous pas cela, sire ? Aller là où il n'y a jamais eu personne avant vous ! Courir, crier, voler ! Et pour la chasse que vous aimez tant, aucune forêt ici n'est aussi vaste ni aussi profonde que les forêts de là-bas ! Vous y découvririez les castors, les ours noirs, les orignaux...

La bouche du Roi avait à présent une sorte de rictus douloureux.

- Qu'ai-je à faire de courir, de crier ou de voler ! s'exclama-t-il. Et les forêts que j'ai ici me suffisent.

Me tournant brusquement le dos, il prit congé de la duchesse et sortit.

Celle-ci resta un moment silencieuse puis, parce que cela entraînait dans sa bonne nature, elle tenta de me consoler de la réplique abrupte du Roi.

- C'est de ma faute, répliquai-je, désespéré. J'ai dit quelque chose qui lui a fait mal. Il va croire que je l'ai fait exprès !

- Il sait bien que non. Allez, petit. Choisis une occupation... Je reviendrai te prendre dans une demi-heure.

Je passai dans cet endroit merveilleux des moments exquis, déroulant les cartes, feuilletant les atlas, examinant tout autour de moi et me disant à chaque minute : « C'est là que mon Roi s'en vient voyager ! » Quand le duchesse revint me chercher, je partis avec grand regret.

Plus tard, dans la galerie des Glaces où nous étions redescendus, elle eut comme des

palpitations et dut s'asseoir sur l'un des bancs capitonnés qui s'adossaient par intervalles réguliers aux miroirs étincelants.

- C'est drôle que tu aies justement choisi le Canada pour tes jeux, murmura-t-elle au bout de quelques secondes, quand elle se sentit mieux.

Pour mes jeux ! Mon cœur fit un bond dans ma poitrine. En vérité, il était bien question de jeu ! Comme on a tort de ne jamais prendre les enfants au sérieux ! Je le savais bien, moi, qu'un jour je partirais vers la Nouvelle-France ! Que j'en avais assez du Vieux Monde et de sa gourme pesante, et qu'il m'en fallait un Nouveau où jeter la mienne !

- Quand Louis était enfant, reprit-elle songeuse - et l'emploi du prénom me fit comprendre qu'elle se parlait plutôt à elle-même qu'elle ne s'adressait à moi, nous lui avons donné pour camarade de jeux un Iroquois, venu de là-bas, justement. Il n'est personne au monde qu'il ait autant envié. J'ai surpris une conversation entre eux deux : Louis tentait de convaincre l'Indien de prendre sa place et de gouverner la France, tandis que le Roi de France, lui, s'en irait librement explorer de grands espaces encore vierges... Et je savais bien qu'il le voulait vraiment. Ce n'était pour lui ni un jeu, ni une provocation. Tout comme les nombreuses fois où il m'a demandé : « Et maintenant, maman Ventadour, est-ce que je peux jouer à n'être plus le Roi ? »

Bien que cette évocation du Roi enfant me mît les larmes aux yeux, je me gardai de manifester mon émotion ; je résistai aussi à l'envie qui me tenaillait de réclamer d'autres détails sur son royal petit protégé. Je pressentais qu'elle allait regretter de s'être laissé aller à parler de ces choses devant moi. Je préférais donc qu'elle poursuivît sa rêverie assez avant pour oublier même qu'elle avait pu songer tout haut.

C'est ce qui arriva, avant qu'elle me fît reconduire par un garde suisse jusque dans mes appartements.

Chapitre 4

Comme on marche sur l'or et les diamants enfouis dans le sein de la terre, on passe en aveugle à côté de grandes âmes auxquelles l'air et la lumière ont manqué.

VAUVENARGUES

Mon père, de plus en plus malade, inquiet de le montrer, relâchait sur moi la pression de sa poigne aristocratique. J'en profitai pour parfaire mon éducation, fouinant partout, semant derrière moi citations et saillies qui me faisaient surnommer « le petit Clerc » (pour « Clair ») par les valets goguenards. A trois ou quatre occasions, j'obtins même de la duchesse de P***, de la Comtesse de F*** et de quelque autre grande dame dont j'ai oublié le nom des privautés légères, qui me permirent de mieux comprendre comment les femmes étaient faites.

Passons sur tout ceci, qui au fond ne présente guère d'intérêt. Moi, je ne pouvais plus penser qu'au Roi, j'en étais littéralement obsédé ; au point de chercher toutes les occasions de me trouver sur son passage. Hélas ! Une fois seulement je réussis à croiser

son regard, qu'il détourna froidement comme s'il ne m'eût jamais vu... J'en pleurai toute une nuit (ou presque).

Environ un an après l'épisode de la galerie de géographie, en mai 1734, mon parrain, le Cardinal de Fleury, me fit mander dans ses appartements. Il voulait vérifier personnellement le niveau de mes connaissances, sans doute parce que l'abbé Carlier s'était plaint à lui de mon indiscipline.

Sachant que je me passionnais pour la Nouvelle-France, il m'avait également préparé une surprise. Sur sa table étaient posés plusieurs livres, auxquels dans un premier temps nous ne prêtâmes guère attention. Quand il eut fini de mesurer mon savoir, il poussa les livres vers moi et m'avoua, avec une joie malicieuse, qu'il les avait empruntés à mon seul bénéficiaire : en effet, il s'agissait de récits faits par des jésuites qui s'en étaient allés convertir le Canada.

Les yeux brillants, j'en ouvris tout de suite un. Au même moment, Barjac, le valet de chambre du Cardinal, entra et vint lui dire quelques mots à l'oreille. Aussitôt, mon parrain se leva et quitta la pièce, me laissant seul avec mes livres - je ne demandais pas mieux.

Quelques longues minutes s'écoulèrent, puis l'impensable se produisit : le Roi entra. Plus exactement, il poussa la porte demeurée entrebâillée et jeta un coup d'œil dans la pièce. Le Cardinal l'avait laissé seul quelques instants pour aller chercher des papiers dans son cabinet et, entendant remuer, Louis XV avait voulu savoir qui était là ; peut-être me prenait-il pour un espion ?

Levant les yeux au bruit qu'il fit, je ne pus faire autrement que de surprendre le bref mouvement de recul qu'il eut en me voyant là. Je fus certain qu'il m'avait parfaitement reconnu - j'étais celui qui qualifiait sa Cour de « prison » - et tout aussi sûr qu'il n'avait pas la moindre envie de me voir. Le cœur brisé, sans songer à le saluer, je baissai les yeux sur mon livre pour dissimuler les larmes que je sentais bien près de couler.

C'était l'époque où le Roi, trompant pour la première fois la Reine, entamait avec Madame de Mailly une liaison aussi secrète qu'assidue. Je l'avais appris quelques mois auparavant en surprenant trois ou quatre phrases échangées entre deux portes par Bachelier, Premier Valet du Roi, et un nouveau venu de la Chambre, Dominique-Guillaume Lebel, homme appelé lui aussi à une fort longue carrière de rabatteur de femmes auprès de son souverain.

On ne se méfie jamais des enfants qui traînent. On a tort. Je savais où aller pour entendre, précisément, tous les ragots possibles sur le Roi. Je n'ai pas compris, à cette époque, le vrai sens des paroles prononcées par les deux hommes, non sans ricanements graveleux. Ce sens ne m'est apparu que lorsque j'ai moi-même connu l'ensemble des plaisirs du sexe, c'est-à-dire auprès d'Amy Marson, des années plus tard. Mais à neuf ans, épris en diable de mon souverain, je consignais fiévreusement toutes les bribes de conversation le concernant qui avaient pu me revenir aux oreilles.

Le Roi, disait le gros Bachelier de son ton à la fois onctueux et assuré, ne connaissait de la chose que ce qu'il avait pratiqué conjugalement : les jeux du lit ne lui paraissaient donc pas tellement dignes d'intérêt. Pas de quoi en tout cas mettre en danger son repos et son salut éternel ! Voilà pourquoi il éconduisait sans remords toutes celles que les courtisans ou son Premier Valet s'acharnaient à lui présenter. Cependant, comme l'on

pouvait considérer qu'il lui restait tout à apprendre sur le sujet, Bachelier se vantait d'avoir conseillé à Madame de Mailly, pour son second entretien avec le jeune roi (alors âgé de vingt-trois ans), d'employer les grands moyens, à savoir de se servir de sa bouche, qu'elle avait grande, et de se livrer sans ambages à l'une de ces petites gâteries auxquelles aucun homme ne résiste et qui, prenant assurément le Roi par surprise, lui feraient entrevoir les plaisirs dans toute leur étendue. Une fois qu'il aurait goûté à cela, puis au reste, il ne pourrait plus s'en passer. C'en serait fini de sa belle vertu.

Comme l'on sait, le complot ourdi réussit fort bien, puisque Madame de Mailly devint la maîtresse du Roi. Il faut noter que les deux nouveaux amants, avec la complicité de l'intrépide Mademoiselle de Charolais, entre autres, trompèrent ensuite toute la Cour par leur discrétion. Ils y gagnèrent ainsi au moins trois ans d'intimité. Mais ensuite, se croyant installée dans le cœur du Roi, l'imprudente Madame de Mailly fit venir successivement à la Cour trois de ses sœurs plus jeunes, et perdit ainsi à leur bénéfice la douce exclusivité qu'elle avait eue jusque-là. Elle ne pouvait pas savoir que l'amour, je veux dire la passion amoureuse, n'était pas dans le caractère de Louis. Il ne sut jamais soutenir bien longtemps la tension de tout l'être nécessaire à ce genre de divertissement.

Mais revenons aux appartements du Cardinal de Fleury et à ma modeste personne.

Louis XV ne s'offusqua pas de mon attitude (j'aurais dû me lever pour le saluer, et j'étais resté cloué sur mon siège) ; ce n'était pas son genre. Il vint tout simplement s'asseoir en face de moi.

- Que lis-tu ? questionna-t-il de sa voix enrouée.

Je levai sur lui un regard brouillé par la détresse et poussai sans un mot mon livre dans sa direction.

- Ah ! Encore ton Canada ! s'exclama-t-il.

- Sire, il faut bien que j'apprenne comment on vit là-bas...

Ma voix chevrotante parut l'émouvoir un peu.

- Sais-tu pourquoi je te fuis ? demanda-t-il au bout d'un long moment.

- Non, sire, dis-je.

Et je me mis franchement à pleurer.

Il se pencha en avant, posant sa grande main apaisante sur la mienne.

- Je te fuis, enchaîna-t-il, parce que tu es un esprit séditieux. Sais-tu ce que cela veut dire ?

- Bien sûr, balbutiai-je.

- Est-ce que tu comprends ce que j'entends par là ?

Du pouce, il caressait doucement le côté de ma main. Il y avait une telle tendresse dans ce geste et dans son regard que je saisis soudain où il voulait en venir. Mon visage s'éclaira d'un seul coup.

- Vous avez peur de trop m'aimer, et que je ne fasse de vous un rebelle ! m'écriai-je.
- Exactement.
- Que je vous convainque de partir avec moi au Canada.
- Tout juste.
- Et peur aussi de me perdre si je partais sans vous.
- On ne saurait mieux dire.

- Mais je peux changer, sire ! Je peux renoncer à tout, pour l'amour de vous ! Renoncer même au Canada ! Changer, aimer la Cour, si vous le désirez !

- Ne change pas, petit. Surtout, ne change pas.

Et, se levant assez brusquement, il quitta la pièce.

Peu après, le Cardinal revint et me demanda de partir : il avait des affaires importantes à traiter avec le Roi. « Tu peux emporter quelques-uns de ces livres », me rassura-t-il.

J'étais déjà à la porte de l'appartement, où Barjac venait de me reconduire avec solennité, quand j'entendis la voix du Roi :

- Qui est cet enfant ? Je l'ai déjà vu une fois avec Madame de Ventadour, mais je ne me souviens point que l'on m'ait dit son nom.
- C'est mon filleul, sire.
- Mais encore ?

Je n'entendis pas la réponse. On m'avait mis dehors.

Le soir même, tandis que son Premier Valet Bachelier l'appêtait pour la cérémonie du Coucher, Louis XV, non sans avoir auparavant longuement hésité, s'enquit d'éventuelles rumeurs sur le compte du Duc et de la Duchesse de G***.

- Sire, répondit le valet, concernant Madame la Duchesse il nous faudrait toute la nuit, vu qu'elle fait danser aussi bien l'anse du panier que l'honneur conjugal. Monsieur le Duc, quant à lui, ne se porte pas très bien, mais Votre Majesté ne peut l'ignorer : après son malaise spectaculaire à la Chapelle royale, le jour de Pâques...

- En effet, je lui trouve de plus en plus mauvaise mine. Et le petit ?

- Petit Clerc ? sourit Bachelier. Nous l'adorons tous. Quelle gaieté, quelle malice ! Et quelle grâce, pour obtenir ce qu'il veut, ou se faire pardonner ! Il fera des ravages, celui-là. Il a déjà entrepris la conquête de quelques-unes de nos plus jolies dames de la Cour. Et ça n'a que dix ans ! S'il n'y avait pas la couleur de ses yeux, on jurerait Votre Majesté au même âge.

- Il a les yeux de sa mère, dit pensivement le Roi. Est-ce que Monsieur le Duc envisagerait de se retirer sur ses terres, en Champagne, pour raison de santé ?

- Oh, si ce n'est pas sa santé, sire, ce sera la ruine qui le lui fera bientôt envisager. Sa fortune est très entamée par les frasques parisiennes de Madame.

- Qu'on ne le retienne surtout pas, ni lui, ni sa famille, s'ils veulent quitter Versailles, ordonna Louis XV. Qu'on l'y encourage même plutôt.

- J'en parlerai au Gouverneur, sire, répondit Bachelier.

Chapitre 5

(...) froisser et fouler aux pieds l'orgueil et l'humaine fierté ; leur faire sentir l'inanité, la vanité et la dénéantise de l'homme ; leur arracher des poings les chétives armes de la raison.

Monsieur de MONTAIGNE

Trois semaines plus tard, nous quittions Versailles sans que j'aie eu l'occasion de revoir le Roi, ce dont je pensai mourir de chagrin.

Ma mère elle-même, affolée à l'idée de finir ses jours en province, pleura sans discontinuer tout le temps que nous mîmes à gagner la Champagne, terre de mes plus lointains ancêtres. En fait, il s'avéra qu'elle avait tort de tant s'en faire : moins de deux mois plus tard, elle fit une chute de cheval dont elle mourut, ce qui réjouit fort Jacob Heselmann, l'homme d'affaires de mon père, et permit sans conteste à la fortune familiale de se reconstituer peu à peu.

De plus, on découvrit à l'occasion du décès de ma mère qu'elle était enceinte d'environ quatre mois, alors que mon père ne l'avait plus touchée depuis six au moins. Si bien qu'avec elle l'on enterra dans le caveau funèbre à la fois un scandale en germe et une ruine en puissance. Excellente affaire pour notre famille, somme toute. La Duchesse ne me manqua pas : elle n'avait jamais été mère et je haïssais l'adultère.

Excédé par la souffrance que lui causait sa maladie, abattu par la mort de ma mère qu'il avait eu la faiblesse d'aimer vraiment, mon père se vengea sur moi des coups que lui portait le destin. De mon côté, ma seule peine était d'avoir quitté Versailles, au moment même où le Roi reconnaissait mon ascendant sur lui. « Il va croire que je l'ai lâchement abandonné à son triste sort ! » me disais-je en pleurant. Je ne m'en consolais pas. Je ne pouvais évidemment pas savoir que c'était de sa propre main qu'était venue notre disgrâce (qui n'en était pas une, au fond).

Mais seules les heures nocturnes pouvaient être consacrées au chagrin. De jour, mon père ne me lâchait pas une minute. Il m'avait mis à l'équitation, à l'escrime et je

continuais d'avoir des leçons d'histoire, d'arithmétique, de géographie ; d'anglais, même, grâce à une suggestion de Monsieur Heselmann, qui affirmait pour se justifier que l'avenir appartenait à l'Angleterre, solidement appuyée sur son incomparable flotte navale (de l'avantage d'être insulaire ; le rêve de Périclès réalisé, somme toute : « C'est une grande chose que l'empire de la mer, fait dire Thucydide à ce héros. Si nous étions insulaires, quel peuple serait plus inexpugnable ? ») - et sur ses talents commerciaux inégalés.

Passe pour l'enviable insularité, me disais-je. Mais tenant quant à moi qu'il suffisait d'être plus grand voleur et moins scrupuleux que ses adversaires pour réussir dans le commerce, ce n'était pas là qualité à me faire admirer la plus grande ennemie de la France.

La seule chose qui plaidait en faveur de Monsieur Heselmann, ce n'était pas ses histoires de famille (il était intarissable sur le compte de ses jeunes enfants), c'était qu'il connaissait le Canada et avait même des affaires là-bas, intéressé qu'il était dans les Comptoirs les plus florissants de Québec, dont celui de Monsieur Faguerolles, entre autres (le lecteur comprendra plus tard pourquoi j'ai cru bon, ici, de m'attarder à un détail aussi insignifiant que le nom de ce marchand de peaux). Heselmann disait que la France était bien stupide de ne pas avoir envoyé davantage de colons pour peupler un territoire aussi grand et dans lequel abondaient les richesses naturelles. Seul le grand Richelieu, ministre de Louis XIII, avait pressenti les possibilités de cette immense colonie, encore augmentée de la vallée du Mississippi et de la Louisiane par les explorations de La Salle. Mais la France n'avait guère donné suite aux intuitions de Monsieur le Cardinal, malgré les quelque mille « filles du roi » expédiées plus tard là-bas par Louis XIV.

En 1735, s'il fallait en croire Heselmann, la population du Canada se montait à peine à quelques dizaines de milliers de personnes, alors qu'un peu plus au sud les Anglais, qui nous prenaient en tenaille par l'Acadie depuis le traité d'Utrecht, comptaient plus d'un million et demi d'habitants dans leurs colonies. A la longue, disait le financier, la loi du nombre ne pourrait manquer de jouer, d'autant que les ministres français de la Guerre n'expédiaient au Nouveau Monde que de fort petits contingents. Loin des yeux, loin du cœur ! ricanait-il, désabusé.

L'Angleterre, l'Angleterre ! Il n'avait que ce pays à la bouche. D'où mon apprentissage forcé de la langue anglaise - dont je devais lui être, beaucoup plus tard, fort reconnaissant. Mais n'anticipons pas.

Mon maître d'anglais, Douglas McDonell, était le fils d'un hobereau écossais venu se réfugier à Paris en décembre 1715, peu après la défaite du parti jacobite dans l'une de ses nombreuses tentatives pour reprendre le pouvoir et s'opposer à l'hégémonie anglaise dans les îles britanniques. A cette date, pourtant, la fusion de l'Angleterre et de l'Ecosse était déjà consommée, suite à l'Acte d'Union de 1707 - celui-là même qui portait au pouvoir la dynastie germanique des Hanovre, reconnue par le Roi Louis XIV.

Douglas était un grand jeune homme d'une trentaine d'années, avec des cheveux d'un blond roux et une horrible peau blême tavelée. Sa pomme d'Adam, très saillante, montait et descendait le long de son cou maigre comme plus tard la fameuse « chaise volante » de Madame de Pompadour ; cette particularité, jointe à sa voix haut perchée, ne laissait pas de me fasciner pendant les leçons qu'il me donnait, tant elle me paraissait peu compatible avec ce que l'on racontait par ailleurs à propos de sa mâle

vailleance lors de la bataille de Preston - où son père avait été tué sous ses yeux. Pouvait-on jouer au Cid avec un pareil cou de poulet ? m'étonnais-je.

S'il ne portait pas le tartan écossais de son clan, je savais qu'il en transportait les dépouilles avec lui ; il les gardait, pliées avec soin tout au fond de son armoire, derrière une pile de chemises passablement usées. Tous ces signes d'un passé jadis glorieux, mais bel et bien révolu, ne l'empêchaient pas d'afficher une morgue étincelante. « Nous autres papistes (il était catholique), nous attacherons toujours davantage de prix à l'honneur qu'à un effet de commerce », disait-il, visant la mentalité mercantile de l'Angleterre réformée, son ennemie héréditaire. J'étais sur ce point entièrement de son opinion : je haïssais la « perfide Albion », toujours acharnée à tendre des pièges et à causer des tracasseries à mon Roi (de France) Bien-Aimé.

Douglas recevait de temps en temps de Québec des lettres d'une sœur à lui qui était courageusement partie travailler là-bas. Il les lisait enfermé à double tour dans sa chambre, si bien que je n'osai jamais lui en demander la teneur - j'aurais pourtant bien voulu qu'il me parlât de ce pays et de cette sœur.

Il s'entendait à merveille avec mon père, malgré (ou à cause de) leur différence d'âge. Ils avaient tous les deux la même conception rigide des traditions catholiques et royales, à placer selon eux au-dessus de tout (à l'époque, cela me paraissait le sommet du ridicule ; j'atteignais l'adolescence et il me convenait de ricaner sottement sur toute autorité). Ils passaient des heures à se raconter leurs mutuels faits d'armes, à éplucher dans le détail leurs deux arbres généalogiques. Mon père trouva en cet homme (enfin !) l'oreille attentive qu'il cherchait en vain depuis deux ans chez sa propre progéniture.

J'eus beaucoup de mal à apprendre l'anglais, mais je compris aisément les raisons de cette réticence lorsque mon précepteur en titre, celui qui m'enseignait toutes les autres disciplines, me fit deux ans plus tard (j'avais alors treize ans) lire et apprécier les *Essais* de Michel de Montaigne.

Le chapitre où cet auteur philosophe (d'une philosophie bien plus profonde, bien plus universelle que les sots chatolements de surface d'un Voltaire ou d'un Diderot) décrit, en détail, les raffinements d'éducation que son père invente pour lui m'amena aux confins du désespoir. Pourquoi n'avais-je point eu un père semblable ? Pourquoi étais-je tombé, moi, sur un tyran qui ne connaissait que la férule, un Villeroi acharné à faire de moi une marionnette de cour ? Ah ! Si l'on avait pu en user avec moi comme avec Michel ! Quels sommets de science n'eus-je point escaladés !

L'Apologie de Raymond Sebond et les nombreuses pages où le philosophe Montaigne exprime son doux scepticisme m'allèrent droit au cœur. Voilà précisément ce que je ressentais (avec une certaine confusion), moi, l'ennemi des opinions tranchées, le maître du flou et de la pensée libérale ! J'étais incapable d'un jugement définitif. Me balançant en équilibre entre deux opinions contraires, je m'octroyais toujours, comme on dit, le bénéfice du doute. Toujours, il me semblait qu'après tout ma raison pouvait me tromper, que le point de vue opposé au mien pouvait aussi bien être défendu, et j'avais contracté la sottise manie d'attacher autant de prix, voire même davantage, aux convictions d'autrui qu'aux miennes. Et cela n'excluait pas toujours celles de mon père : je joue ici à peu de frais les grands rebelles, mais il m'arrivait assez souvent, du moins lorsqu'il était loin, de considérer avec intérêt, voire avec indulgence, les principes qui sous-tendaient la morale paternelle.

Avec Montaigne, j'appris que cette oscillation entre deux extrêmes pouvait (même si elle favorisait une apparente indécision) être considérée comme le refus de l'esprit d'accorder à la raison en général, et à sa propre raison en particulier, de pleines et entières lettres de noblesse. Car quoi de plus fluctuant, de plus trompé que notre raison ? A mon père qui me reprochait de ne jamais savoir me décider, de me maintenir dans un branle permanent entre deux mondes et de n'être point effrayé par la contradiction, je pouvais désormais répondre, avec le maire de Bordeaux, que *l'incertitude de nos sens rend incertain tout ce qu'ils produisent* et que seul le sot s'imagine détenir la vérité universelle. Je fus mis à même de m'exclamer modestement, de moi à moi : *Que sais-je ?* et, instruit de ma propre ignorance, de la faiblesse de mes lumières, du néant des vanités humaines, de m'interdire à jamais le dogmatisme, l'intolérance et le despotisme aveugle. Ô hommes de peu de raison, qui croyez dur comme fer à votre raison ! Ô pauvres philosophes du Siècle de Louis XV, pauvres prélats et autres arrogants ministres ! Combien la prétendue *indécision* de votre Roi, son respect libéral des choix d'autrui, le montraient plus lucide, plus « philosophe » que vous ! C'était du Montaigne tout craché : il n'y avait pas une pensée équitable, pas une vue ondoyante, pas une phrase modeste des *Essais* qui ne s'appliquassent toutes crues à Louis, mon Bien-Aimé.

Et lorsqu'il montait, mon Roi, montait toujours plus haut vers les combles de son château de Versailles, jusqu'à déboucher hors de vue sous les étoiles, n'était-ce point comme Montaigne dans le but d'entrer « en son arrière-boutique », de laisser mourir au pied de sa tour, de sa « librairie », toutes les sordides rumeurs et devoirs implacables dont regorgeait à ses yeux le « pays » de sa Cour ?

Lorsque j'en arrivai à ces chapitres qui sont encore aujourd'hui mes pages préférées, non seulement chez Michel de Montaigne mais dans l'ensemble de la littérature, savoir : *De l'incommodité de la grandeur* et *De l'amitié*, mon âme se dilata jusqu'à l'infini. Leur lecture m'imposa une vision du bonheur qui ne correspondait que trop avec mes rêves les plus fous : tirer mon Roi de l'incommodité de sa grandeur, et conquérir son amitié. Pour lui, il n'aurait aucune conquête à mener : j'étais déjà tout à lui.

Chapitre 6

McDonell ayant attiré l'attention de mon père sur le timbre plaisant de ma voix (acquis après ma mue, à douze ans et demi), je me vis également gratifié de leçons de chant destinées à développer mon baryton naturel. Sans doute mon géniteur me voyait-il déjà agrémenter, aux côtés de quelque duchesse au langoureux soprano, les fastueux spectacles donnés à Versailles pour divertir le souverain... En tout état de cause, il ne voulait négliger aucun de ces dons susceptibles d'attirer sur moi l'attention royale, source de toutes les faveurs et de toutes les distinctions.

Je ne protestai pas trop sur le chapitre du chant. J'y pris goût très vite et en deux ans de temps je fis d'énormes progrès, au grand plaisir de mon père qui m'obligea bientôt, chaque dimanche, à lui donner un récital composé pour moitié de chants religieux et de couplets d'amour tirés d'opéras en vogue. J'arrachai même plusieurs fois des larmes à cet homme sévère, mais je feignis de ne pas m'en apercevoir.

Je dus aussi, sous les ordres de Monsieur le Duc, apprendre la danse, la « maîtrise de soi ». Sur ce dernier chapitre, il vérifiait lui-même régulièrement mes progrès.

Régulièrement, il devait constater que je serais toujours un piètre dissimulateur. En vérité, soit je parvenais à dissimuler mes sentiments en restant impassible, mais alors je me contraignais tant que je n'avais plus d'esprit ; soit j'avais de l'esprit, mais j'étais incapable de dissimuler mes émotions, par exemple la joie d'avoir fait mouche - ce qui, paraît-il, gâchait tout l'effet obtenu par mon trait d'esprit. Le genre *pique voltairienne* lancée d'un air souverainement détaché, très peu pour moi... Si la maladie ne les lui avait pas déjà fait perdre en grande partie, mon père se serait arraché les cheveux tous les jours.

Il conçut pourtant quelque espoir lorsqu'il s'aperçut qu'avec des anecdotes concernant Louis XV il captait sans peine mon attention et ma bonne volonté. Il avait en effet connu la fin du règne de Louis XIV et la Régence à la Cour, et donc été témoin de l'enfance et de la jeunesse de mon Bien-Aimé. Il crut qu'avec ses souvenirs il allait enfin pouvoir me mater, me donner le goût de Versailles, m'amener au point ultime d'une éducation réussie selon lui : faire de moi un courtisan habile, à la fois craint et envié. Il était loin du compte.

J'étais à la fois transi de joie et attendri aux larmes quand il me contait ces anecdotes sur le jeune Louis XV. Ainsi, de certaine présentation de l'enfant-roi à son peuple, cinq ans après la mort de son bisaïeul. On avait bichonné l'héritier du trône, on lui avait fait la leçon, puis on l'avait fait paraître sur un balcon surplombant une bruyante foule en liesse qui l'acclamait en un délire d'adoration - trop heureuse de voir ce bel enfant délicat et gracieux succéder au vieux monarque grincheux dont la tyrannique bigoterie avait assombri vingt-cinq ans le Royaume de France. Car si l'on a depuis encensé à la suite de Voltaire (ce thuriféraire des rois) le fameux Siècle de Louis XIV, à la mort de ce dernier, par contre, le soulagement fut considérable, car il était haï de tous ses sujets.

Revenons-en à notre balcon et à Louis XV. Au bout de quelque temps, cette foule hurlante qui l'acclamait effraya le petit roi. Il eut un mouvement de recul et reflua, fort pâle, en direction du giron de Madame de Ventadour, placée plus en arrière, au fond de la pièce. Aussitôt Villeroy, le Maréchal de Villeroy, qui était son gouverneur, se précipita sur lui. Le saisissant aux épaules, il voulut le pousser de nouveau en direction du balcon et de la foule, sous prétexte qu'il devait « se montrer à son bon peuple qui l'aimait tant ». Le roi (il avait dix ans) résista, trépigna en criant : « Je ne veux pas ! Laissez-moi, laissez-moi ! » Mais le rude maréchal eut raison de lui, et le replaça de force sur le balcon.

- Ils n'auraient jamais dû confier un enfant pareil, timide et craintif, à cette brute de Villeroy, concluait mon père. On n'apprend pas à quelqu'un d'aussi jeune à se contraindre à ce point. L'étiquette pouvait attendre ! Villeroy nous l'a tout gauchi.

J'admirai au passage la mauvaise foi de mon père, qui en avait usé avec moi depuis mon plus jeune âge avec la même implacable « rudesse » que Villeroy. Mais en commentant la célèbre « scène du balcon » mon père, je le soupçonne, se faisait plutôt l'écho des commentaires de l'époque que de ses propres convictions en la matière ; car ma spontanéité naturelle a toujours été sa pire ennemie.

Plusieurs fois aussi il évoqua pour moi le sacre de Louis XV à Reims, à l'automne 1722.

- Il fallait voir ça, je t'assure, Guillaume, s'exaltait-il rétrospectivement. Les hommes les plus mâles de la Cour, les officiers les plus aguerris, les courtisans les plus blasés,

tous ont eu ce jour-là pour leur Roi les yeux de Chimène, « humides de tendresse », comme l'a dit d'Argenson. Il arrachait des larmes à tout le monde, tant il était adorable dans son habit de sacre. « L'image même de l'Amour », voilà l'expression qui a été employée, à la Cour comme à la Ville. Ah ! Quelle merveilleuse communion la France ne connut-elle pas, en ce jour magnifique !

J'en avais moi-même les larmes aux yeux, rien qu'à l'entendre. Par contre, une autre anecdote, racontée par mon père un autre jour, me transporta de fureur.

Cela se passait deux ans avant le sacre. Le Roi gifla M. de Pezè, un des gentilshommes de la Manche, qui s'était montré un peu trop familier avec lui alors qu'ils jouaient aux cartes. Aussitôt, bondissant sur Sa Majesté, Villeroi exigea d'Elle qu'Elle fasse immédiatement des excuses à l'homme souffleté, et en des termes passablement disproportionnés. Le Roi, plus que mortifié, ne put retenir ses larmes. En outre, on le mit ensuite plusieurs jours en pénitence !

- Mais, père, c'est inique ! m'exclamai-je, hors de moi. Ce courtisan n'avait-il pas eu ce qu'il méritait ? Profiter du jeune âge du Roi pour lui manquer de respect !

- Vous vous trompez, Guillaume, corrigea mon père. Un roi doit être maître de lui comme de l'univers. En aucun cas il ne doit en venir aux mains, comme un simple valet d'écurie.

- Mais enfin, père ! D'un côté on lui apprend de force la « majesté », de l'autre on l'oblige à s'excuser, à s'humilier devant un de ses sujets !

- A la Cour, déclara gravement mon père, tout est affaire de maîtrise de soi. Jamais, Guillaume, vous m'entendez ? jamais les sentiments personnels ne doivent l'emporter sur l'étiquette. Sinon, ce serait la foire d'empoigne, la cour du Roi Pétaud, et non la plus brillante, la plus raffinée des cours d'Europe, celle qui donne le ton à toutes les autres. Que l'on vous choque, que l'on vous blesse, que l'on vous stupéfie ou que l'on vous ennuie, rien ne doit transparaître sur votre visage. Et croyez-moi, dans tout ceci, le plus malaisé est de dissimuler son ennui. A Versailles, l'on fuit plus volontiers les gens ennuyeux que ses pires ennemis.

Dans ce qui n'était de ma part qu'un intérêt personnel pour mon souverain (« ce sentiment si pur, le premier de mon cœur ! »), mon père crut discerner un véritable goût pour la vie de cour. Comment eût-il pu se douter que son fils unique, son précieux héritier, chevauchant toutes les nuits ses chimères, galopait éperdu aux côtés de son roi dans les vastes forêts de la Nouvelle-France ? Plus j'en apprenais sur l'étiquette et le cérémonial de cour qui entourait Louis XV, plus j'avais envie de le libérer de cette geôle où, à n'en point douter, on le torturait moralement. Enfant, on lui avait coupé les ailes, pour éviter qu'il ne lui prît des fantaisies d'évasion. Mais c'était compter sans son ami, son frère, son double, Clair-Guillaume de G***, qui avait décidé de les lui rendre, ces ailes ! D'ouvrir la porte de sa cage dorée et de l'emmenner loin, le plus loin possible de ce maudit Versailles où pas un instant on ne l'autorisait à être lui-même !

J'imaginai nos conversations à tous deux, sous les étoiles, en plein océan, tandis que notre vaisseau nous emportait placidement vers la Nouvelle-France. (Je dois avouer à ma grande honte que j'avais quatorze ans déjà, que j'étais homme depuis plus de deux ans lorsque je me flattais avec ces enfantillages ; mais je fis pire depuis.)

Le Roi, à la fois heureux et encore un peu mélancolique, le coude appuyé au bastingage, me tenait des propos que j'eusse aussi bien pu placer dans ma propre bouche.

- Vois-tu, Petit Clair, j'aurais volontiers passé ma vie à m'oublier. Si je m'étais perdu un jour, dans l'immensité du ciel, à force de fuir à tire-d'aile, je ne me serais même pas cherché. Ma personne est ce qui m'intéresse le moins au monde, et l'on m'a placé à cinq ans sur un trône. Je voulais être un spectateur modeste des drames humains : on m'en a imposé le premier rôle. J'aime les périphéries discrètes, si commodes pour éviter les miroirs... On m'a planté tout au centre. C'était si aveuglant pour moi, si contre-nature, de me voir ainsi reflété à l'infini dans toutes ces glaces, celles du pouvoir, celles de Versailles, celles de la flatterie, que je me suis finalement pris en horreur. Alors, parfois, je m'enfermais tout seul entre les rideaux de mon lit ou dans l'obscurité de ma garde-robe, je demandais qu'on ne me dérange pas et j'essayais de savoir si j'existais encore, si le vrai Louis était encore là, tapi au fond de moi, quelque part, comme une bête qu'on veut à tout prix débucher. Mais je doute que tu puisses comprendre cela, Petit Clair...

Alors moi, la poitrine gonflée à la fois par l'amour et par le vent du large, je le rassure aussitôt.

- Oh ! Je vous comprends à merveille, sire, croyez-moi ! Imaginez une couronne ducale à la place de votre couronne de roi, et vous et moi en serons au même point. Voulez-vous que j'y mette mes propres mots ? On a fait de vous un Soleil éclatant, comme votre bisaïeul qui adorait ça, alors que votre rêve à vous c'était tout bonnement d'être un petit satellite bien noir, aux confins de Saturne.

Le vaisseau tangué un peu, nous obligeant à assurer nos épaules l'une contre l'autre. Le Roi murmure, enfin apaisé :

- Ah ! Petit Clair, comme tu me comprends bien, en effet ! Que serais-je devenu, si tu n'étais pas venu me tirer de ce mauvais pas ?

Et nous descendons sous le pont du navire pour nous reposer un moment, car demain les côtes du Canada seront en vue.

Chapitre 7

*...soit dit sans vous déplaire, tous les raisonnements des hommes
ne valent pas un sentiment de femme.*

Monsieur de VOLTAIRE

Comme il me semble temps de vous montrer que je n'étais pas seulement un être chimérique mais que je pouvais aussi avoir un grand sens des réalités, je vais introduire dans ce récit ma cousine Antoinette. Cela tombe bien, elle est venue séjourner chez nous, en Champagne, à peu près à la même période.

L'adolescence (que j'ai eue précoce, comme je vous l'ai déjà mentionné) avait fait surgir en moi des désirs autrement plus précis que ceux qui me jetaient jadis dans le profond décolleté d'une certaine duchesse, à Versailles. Je regardais avec

complaisance, dans le miroir du cabinet de bains de ma défunte mère, changer ce corps dont jusqu'à présent je m'étais assez peu soucie. Du poil me venait, certaines parties de mon corps prenaient un agréable et rassurant volume... Ma voix s'était cassée, puis m'était revenue dotée d'une mâle profondeur. Le valet de mon père me faisait la barbe un jour sur deux, tout en pestant contre ce surcroît de travail. Bien que ces symptômes de ma virilité naissante soient, je l'ai dit, fort agréables à contempler ou à mesurer, il n'en était pas moins certain que je ne pouvais pas me livrer aux choses du sexe avant d'avoir rempli ma mission : fuir avec le Roi au Canada. Lorsque nous aurions commencé là-bas une nouvelle vie, alors je me livrerais sans contrainte aux plaisirs de l'amour.

Ma cousine Antoinette s'avéra d'un avis différent.

Agée de deux ans de plus que moi, elle vivait à Paris avec ses parents et était sur le point de se marier avec un homme d'une quarantaine d'années, déjà quelque peu défraîchi par ses excès de libertin mais (qualité suprême) ayant ses entrées à la Cour.

La sœur aînée de mon père, mère d'Antoinette, s'était mariée quelque peu en dessous de sa condition, sur un coup de tête, si bien que ni elle ni son mari n'avaient jamais pu être admis à Versailles. Quel soulagement si cet opprobre, grâce au providentiel Comte de B***, pouvait éviter d'être transmis à leur fille unique ! (Antoinette avait eu un frère, un frère aîné, mais il était mort avant d'atteindre l'adolescence ; ce en quoi il avait agi fort sagement : car ce type d'opprobre familial est beaucoup plus indélébile sur un front mâle que sur un front de femme - et à quoi bon vivre si l'on ne peut être présenté à la Cour, je vous le demande ?)

Antoinette arriva avec le printemps ; on était alors en 1738.

Elle était vive, et jolie. Un peu superficielle, comme souvent le sont les jeunes filles, dont l'éducation est fort négligée par rapport à nous autres garçons. Mais j'étais moi-même beaucoup trop encombré par le sérieux de ma divine mission (voir plus haut) pour me formaliser d'un défaut qui m'allégera quelque peu le cœur. Je dois avouer qu'il n'était pas commode tous les jours de porter à bout de bras une destinée royale, d'être le seul espoir du plus grand souverain d'Europe. Je me sentais Atlas plus souvent qu'à mon tour. A me faire promptement descendre de mon piédestal, Antoinette contribua, je pense, à me donner un peu plus d'assiette - ce qui n'était pas superflu.

Elle ne resta qu'une vingtaine de jours, mais cela suffit largement à ses vues : allumer l'incendie, l'attiser, puis l'éteindre.

Elle n'aimait pas son fiancé. Il avait, me dit-elle, la paupière lourde, le teint cireux et la poitrine creuse. Mais elle ne s'en angoissait pas, trop heureuse d'un mariage qui allait mettre à sa disposition l'abondant vivier mâle de la Cour de Louis XV, autrement dit les plus beaux jeunes gens du monde. Evidemment, par contraste avec le triste Comte de B*** qui l'attendait à Paris, elle me trouva fort beau.

Elle fut même fascinée par ma personne physique au point de fourbir ses armes et de dégainer dès les premières heures de son arrivée au château. Entre cousins, n'est-ce pas ? Pourquoi prendre des gants... D'autant que c'était bel et bien à mains nues qu'elle voulait m'attaquer, la coquine.

Elle se contenta d'abord de paroles, fort directes ma fois. Le lendemain, elle me piqua un baiser sur les lèvres entre deux portes. Deux jours plus tard, entre un farinier

et un buffet, elle trouva moyen de palper très précisément le contenu de mes culottes. Eveillée sans doute par ce premier contact, sa curiosité n'eut de cesse que de porter aussi *les yeux* à nu sur cette partie de ma personne. « Tu comprends, Guillaume, il n'y a qu'à toi que je peux demander cela ! Je veux savoir ce qui m'attend. Allez, sois gentil, cousin, montre-moi ce que je veux voir ! »

N'aimant point trop ces façons de maquignon, je jouai les prudes. Non, je ne mangerais pas de ce pain-là. Est-ce qu'un sauveur-de-rois s'abaisse à de pareils petits jeux ? Qu'elle attende sa nuit de noces. Son mari n'en étant pas à sa première bataille amoureuse, assurément elle ne serait point déçue. Quel besoin de se livrer à des études préliminaires sur ma personne ? Je n'en voyais pas l'intérêt.

Mais un soir, une heure après mes plus outragées dénégations, alors que dans mon lit je pensais à Antoinette, ma chair me prouva sans contestation possible qu'elle, ma foi, contrairement à mon fier esprit, ne trouvait point si mauvaise l'idée venue à ma cousine. Quand j'eus passé en revue toutes les possibilités offertes, la conclusion (physique) s'en vint d'elle-même. A peine remis de mon émoi, je cherchai le moyen d'attirer Antoinette beaucoup plus loin qu'elle ne souhaitait aller. Je n'en trouvai qu'un seul : me refuser, et tout en me refusant, l'amener à se découvrir, dans tous les sens du mot. On le voit, mettant les bouchées doubles, je venais d'acquérir en moins d'une heure une vraie nature de libertin.

Le sexe, dis-je le jour suivant à ma cousine sur un ton vertueux, était une affaire sérieuse. On ne devait pas prendre à la légère cette union des corps qui, en fait, n'acquerrait ses lettres de noblesse que reliée à l'union des âmes. Elle en rit, la petite délurée. Elle m'emmena du côté de la basse-cour, de la bergerie et des étables - c'était le printemps, je vous le rappelle au passage. « L'union des âmes, hein ? » railla-t-elle. L'impie !

Je feignis de bouder. Elle voulut me palper une autre fois, espérant susciter une réaction. J'ôtai sa main à temps. Si j'avais su, à l'époque, que dans le même temps Monsieur de Marivaux inventait le marivaudage, cela m'eût amplement réconforté. Mais privé de ce secours littéraire, je dus trouver seul mes propres arguments.

Antoinette, elle, astiquait les siens, avec une maladresse exaspérante qui me donnait l'envie de lui en suggérer de meilleurs. Elle finit par construire un raisonnement non dénué de fondement. L'amour physique, me dit-elle (sans savoir qu'elle prêchait un frais converti), ce n'était jamais qu'un appétit comme un autre. Pourquoi tant de cérémonial autour d'un simple appétit ? Ne mange-t-on pas des cerises lorsqu'on a envie de manger des cerises ? Encore ne demandait-elle pas à les manger, mes cerises. Elle voulait juste les voir.

L'avant-veille de son départ, je parus céder. Avec bien des mines, je consentis à me déshabiller devant elle, dans ma chambre où je l'avais convoquée en secret. Puis, juste avant de me trahir, je la poussai sans ménagements vers la sortie.

La vue de mon corps nu fit naître en elle des sensations nouvelles, beaucoup plus précises que celles qu'elle avait hébergées jusqu'alors. A midi, juste avant que le dîner soit servi, elle me souffla dans le creux de l'oreille : « Je veux toucher, aussi ! » déterminant en moi un tel assaut de rut que je dus m'asseoir précipitamment pour cacher, sous l'ampleur de la nappe damassée, l'ampleur tragique de ma réaction. Piquée par mon indifférence, aiguillonnée par son prochain départ, elle risqua le tout

pour le tout.

Je me gardai bien de fermer ma porte au verrou comme les autres soirs. Je fis une toilette de nuit minutieuse, persuadé qu'Antoinette allait en faire autant de son côté. Le seul vrai problème étant de ne pas me trahir trop vite, j'enfilai la plus courte de mes chemises de nuit et me jetai à plat ventre sur le lit. Puis, la chair à vif, j'attendis ma cousine.

Elle entra précautionneusement, sa chandelle à la main. Vit que j'avais soufflé la mienne. Entendit ma respiration régulière (mon père ne m'avait donc pas enseigné en vain la « maîtrise de soi »). Un peu intimidée malgré tout par ce corps d'homme qu'elle croyait sentir à sa merci, elle fut longtemps sans me toucher, promenant sa bougie sur ce que ma chemise savamment retroussée lui offrait comme perspective sur mon anatomie.

De crainte d'une réaction vive de ma part si je me réveillais trop tôt, elle posa sa bougie, souleva sa propre chemise et s'en vint s'installer à califourchon sur le bas de mon dos. *Là, ma fille, tu es refaite*, me dis-je. D'un brusque coup de reins onduleux, comme si je venais d'être seulement tiré du sommeil, je me retournai comme une crêpe et là, forcément, ce ne fut plus le bas de mon dos qui fut en contact avec l'enfourchure de la demoiselle, mais précisément cette portion de mon corps à volume variable qui l'intéressait le plus.

Je feignis d'écarquiller les yeux de surprise, d'ouvrir la bouche pour crier. Elle se pencha promptement en avant pour placer sa main sur mes lèvres. Ce faisant, elle dévoila un frais décolleté qui me fit aussitôt haïr le charlatanisme de la duchesse de P***.

Je n'eus rien à faire. Aucune argumentation à développer. Ainsi placée au nœud du problème, elle ne tarda pas à se déhancher d'elle-même, doucement d'abord, puis, au gré des sensations que cela lui donnait, de façon progressivement beaucoup plus résolue. Pour finir, je peux dire qu'elle s'empala quasiment toute seule, avec un petit cri. Ce fut seulement alors que je fis aller mon corps à son tour.

Elle ne me quitta pas de la nuit. Elle eut autant de plaisir que moi, peut-être même plus. Depuis, je n'ai jamais conçu autrement l'union charnelle. Et c'est vrai qu'on fait un bruit bien inutile autour de cette activité-là, certes agréable dans sa culmination, mais après tout fort peu différente (Antoinette avait bien raison) d'un autre appétit du corps.

L'amour que je fis avec ma cousine me permit de discerner un autre trait de mon caractère, que je soupçonnais déjà depuis mon enfance à Versailles : je ne me sens vraiment à l'aise qu'avec les femmes. Je les comprends à merveille, elle me comprennent non moins bien. Quel soulagement que de se dire qu'à jamais, même au sein de l'univers brutal et frelaté du pouvoir, elles seront toutes là pour me proposer le havre de leurs doux bras, de leur gracieuse tendresse ! Si je m'oppose autant à mon père, me dis-je après le départ de ma cousine, si je répugne autant à faire ce qu'il attend de moi, ce n'est pas seulement là divergence de surface ; c'est surtout, fondamentalement, parce qu'il est *homme* et qu'il veut m'entraîner dans son univers masculin. De cela, il ne sera pas question pour moi. Je viens de jeter l'ancre dans la chair tiède et le grand cœur des femmes ; j'ai saisi à quel point, avec elles, la fusion dont j'ai toujours rêvée était simple, combien elle allait de soi. Je refuse de « passer au

hommes », et pour la vie.

Depuis cette nuit-là aussi, je dois l'avouer, j'ai cessé de mépriser ma mère. Car que devient le « sinistre adultère », dans un contexte pareil, surtout lorsque l'on s'est marié sans amour, pour obéir aux convenances ? Un banal petit divertissement de salon. Pas de quoi refuser de faire ses Pâques, c'est moi qui vous le dis.

L'amour se tient mille coudées plus haut, et le sexe n'y a pas forcément sa part.

Mais ce n'est point le lieu d'argumenter là-dessus.

Chapitre 8

*Je vous jure que je ne suis nulle part heureux qu'à la condition de
jouir de mon âme, d'être moi, moi tout pur.*

Denis DIDEROT

*Etre véritablement libre, c'est pouvoir. Quand je peux faire ce que
je veux, voilà ma liberté.*

VOLTAIRE

Avant de quitter la Champagne, Antoinette suggéra à mon père de lui confier mon destin, à savoir mon inévitable présentation à la Cour, prélude à la sublime carrière de pantin fardé que ce noble géniteur envisageait pour moi depuis toujours.

- Je me marie dans deux mois, dit-elle. La Cour sera alors à Compiègne. C'est le meilleur moment pour approcher le Roi.

Mon père, qui connaissait fort bien le futur époux d'Antoinette, se garda de souscrire à de pareils projets. Non seulement il me trouvait trop jeune (je n'avais pas quinze ans, même si physiquement j'en paraissais dix-huit), mais en outre il souhaitait pour moi un parrainage autrement plus illustre que celui du pompeux fiancé en question. Et moi, je me gardai bien de dire que je n'avais nul besoin d'être présenté au Roi, étant son ami le plus intime. Ma cousine nous quitta sur de vagues promesses, qui ne nous engageaient aucunement mais qui la rendirent fort joyeuse.

- C'est le Duc d'A*** qui te fera faire ton entrée à la Cour, décida peu après mon père. Comme il n'est plus tout jeune, je vais te présenter à lui sans attendre. Tu vas partir très bientôt.

A l'occasion de mon prochain départ, mon père fit revisiter ma garde-robe. Le malheur fut qu'il employa pour ce faire, en plus de deux valets ordinaires, son valet de chambre personnel, Francisque. Ce dernier déclencha le drame subséquent en trouvant au fond d'une de mes poches un poème écrit de ma main, et qu'il apporta aussitôt à mon père.

J'étais avec lui dans la grand'salle, où nous lisions tous deux au coin de l'imposante cheminée de pierre. Ce maudit Francisque fit irruption dans la pièce comme un foudre de guerre. Il n'avait pas lu le poème dans son entier, bien sûr, juste jeté un coup d'œil à la première ligne, mais voilà : c'était précisément la première ligne qui donnait le ton au reste, et, telle quelle, elle l'avait profondément choqué.

Je suis marri d'avoir vous infliger mes vers de mirliton, mais vu le raz-de-marée dont ils furent cause il faut bien que je les laisse au cœur de la discussion qui s'ensuivit.

Voici quelle était la première strophe de ce poème - mettez-vous à la place de mon père !

*Pour mon plus grand malheur, je suis né gentilhomme.
Fils unique, héritier d'un vieux titre ducal,
Elevé par un père hardi, pieux, monacal,
J'ai connu la prison bien avant d'être un homme.*

Le papier au bout des doigts, mon père émit une sorte de râle guttural qui me glaça jusqu'aux os.

- Mon fils ! clama-t-il en se redressant dans son fauteuil Louis XIII, est-il possible que ce soit vous qui ayez écrit ceci ?

- Oui, mon père, dis-je fermement. Mais allez donc au bout, vous me comprendrez mieux.

*Depuis que j'ai cinq ans, je subis nuit et jour
Le joug rude et affreux d'un constant esclavage.
Forçant mon naturel, on me donne en breuvage
Bienséance, étiquette et flatterie, toujours.*

*Avant d'être né duc, je suis né libre et droit.
Je ne sais ni mentir, ni enchaîner ma langue ;
Farder mes joues de rouge, enfieller mes harangues,
Composer mon maintien, mendier auprès des rois.*

Avant d'entreprendre sa lecture, mon père avait eu la prudence de renvoyer son valet, mais le mal était fait : on répéta dès cette minute dans tout le château l'affreux premier vers du jeune maître, qui signalait vraiment la plus noire des ingratitude, le plus profond mépris du monde !

*La Ville à cor et cri fabrique des libelles
Où l'on voit attaqués nos fameux privilèges.
Je donne à qui le veut mon titre, et je m'allège
De tous mes biens demain, tant je suis né rebelle.*

*Le carcan, l'armoirie qui pèse et le plumet
Conquérant qu'on agite aux vieux champs de bataille,
J'en fais don ! Laissez-moi payer vingtième et taille !
Je vous rends mon épée, je déchois pour jamais !*

Mon père poussa cette fois un vrai gémissement. Je m'étais levé et, roide comme un condamné attendant sa sentence, j'essayais de garder assez d'empire sur moi-même pour ne pas envenimer les choses, ou plutôt pour ne pas le blesser davantage, car en cet instant c'était de la pitié, une sincère compassion que je ressentais pour lui.

- Est-il possible, murmura mon père d'une voix tremblante, que j'aie réchauffé pareil serpent dans mon sein ! Et cela pendant des années, sans m'en apercevoir !

Cela continuait ainsi encore un certain temps ; je finissais par évoquer dans ces vers mes vraies ambitions (partir au loin, trouver enfin la liberté), mais par chance mon père, accablé, laissa échapper de ses mains frémissantes mon malheureux poème avant d'avoir découvert plus bas que j'envisageais même d'emmener le Roi avec moi... Je m'empressai de saisir le papier révélateur et de le mettre au feu.

En moi-même cependant, tandis qu'écrasé par mon infamie le Duc se taisait, essayant de rassembler ses forces, je me récitai mélancoliquement l'avant-dernière strophe :

*O Roi ! O Bien-Aimé ! Viens, donne-moi la main,
Et brisons les barreaux puissants de ton royaume !
Partons pour l'outre-mer ! Respirons les arômes
De ce libre aujourd'hui et d'un grisant demain !*

- Et où vouliez-vous partir ? murmura mon père.

- Père, ce n'était qu'une façon de parler, répliquai-je.

- Vous me crevez le cœur, Guillaume. Je croyais que nous nous étions enfin compris...

- Nous ne nous comprendrons jamais, mon père. Vous refusez de me concéder une existence à part entière. Je ne suis pour vous que le prolongement de votre nom !

- Insolent ! tonna-t-il. Montez dans votre chambre, et n'en sortez que lorsque je vous en ferai porter l'ordre !

- Il en sera fait selon votre volonté, comme d'habitude, mon père, fis-je en me ployant dans une révérence outrée.

Puis je quittai la pièce.

Chapitre 9

*« Quand on demande des grâces aux puissants de ce monde,
et qu'on a le cœur bien placé, on a toujours l'haleine courte. »*
Monsieur de MARIVAUX

Je ne voudrais pas ici que l'on impute aveuglément et sans nuances tous les torts à mon auguste géniteur, le Duc de G***. Quelques précisions s'imposent.

Je n'ai pas été facile à élever. J'avais un tempérament déroutant, même pour moi s'entend. Je pouvais être vif à l'excès, nerveux, turbulent un jour, et le lendemain traîner avec moi une paresse telle que tout mouvement me répugnait profondément. Je ne sais trop comment est constituée ma nature, mais je dois dire qu'elle m'emportait (et m'emporte encore) souvent dans des extrémités opposées. Parfois il me fallait me dépenser jusqu'à me mettre en nage ; d'autres fois, je refusais de prendre ma leçon d'équitation ou de partir chasser avec les gardes de mon père, tout simplement parce que je me sentais l'âme rêveuse et le corps de plomb. Et ce n'était pas seulement un état corporel : du côté de l'esprit, j'étais tour à tour précis, aiguisé, mordant, puis jeté

dans une sorte de sombre réserve, apeuré par tout, incapable d'une décision. J'avais souvent l'impression assez angoissante que je ne contrôlais pas la machine, un peu comme une girouette qu'un vent puis l'autre auraient fait sans cesse changer de direction.

Si mon récit vous donne de moi un portrait d'ensemble qui vous paraît cohérent, c'est peut-être parce que je le rédige plusieurs décennies après les faits et que je n'en retiens que l'essentiel. Mais comme cette façon de faire noircit mon père et me dédouane aisément, je tiens, au moins à cet endroit de mon histoire, à mettre quelque peu les choses au point. Je n'y reviendrai pas. Vous n'aurez que trop l'occasion de vérifier par la suite la grande inconstance et l'étrange faiblesse de mon caractère.

La volonté de mon père me fut communiquée le soir même, juste avant que Francisque donnât discrètement un tour de clé à ma serrure pour la nuit : quinze jours au moins de claustration, puis le séminaire et les ordres si je ne m'amendais pas. Monsieur le Duc de G*** aimait encore mieux laisser s'éteindre son nom que de risquer chaque jour de le voir déshonoré par mon incurable sottise. « Ainsi du moins pourrai-je mourir tranquille ! » avait-il déclaré. Le pauvre homme ! Avec le recul et moins d'inconsciente jeunesse je comprends mieux la douleur irréparable que je lui causai ce jour-là.

Mais quinze jours de claustration ! Plus encore que le séminaire, demeuré pour moi une menace on ne peut plus vague, la perspective de cet enfermement forcé faillit me rendre fou. Rien ne pouvait mieux me porter aux extrémités. Je ne fis ni une ni deux. Il ne s'agissait, après tout, que de prendre les devants en réalisant un projet auquel je pensais depuis des années.

Cela faisait également longtemps que j'entassais écu sur écu, n'étant intéressé ni par les jouets, ni par les plumes, ni par les friandises. C'est là l'avantage d'adopter très jeune une idée fixe : toutes les autres dépenses possibles nous apparaissent frivoles par comparaison. Je n'étais pas bien certain d'avoir assez d'argent pour payer nos deux voyages par mer (je parle de celui du Roi et du mien), et mon père m'avait expliqué que depuis François Ier les bijoux de la Couronne étaient absolument inaliénables. Nous ne pouvions pas compter sur eux. Louis XV avait-il fait des économies de son côté ? Je n'en étais pas sûr.

Aucune force au monde n'aurait pu me retenir au château de mon père. Il me fallait désormais, au lieu d'y seulement rêver, affronter mon destin : gagner Versailles, convaincre le Roi, fuir avec lui. Je ne cherche pas *a posteriori* d'excuses pour une aussi navrante naïveté chez un garçon de quinze ans ou presque. La suite des événements, on le verra, va se charger de m'en punir. Quelle que soit l'enflure de nos illusions, il faut bien qu'elles finissent toutes un jour par crever sous les coups d'épingle de la réalité.

Je pris peu de bagages, et uniquement des vêtements passe-partout, quoique bien coupés. Par contre, je tins à emporter mon épée, l'épée de famille que mon père m'avait remise le jour de mes treize ans - lui ne pourrait plus jamais s'en servir. Il fallait tout de même bien prouver au monde que je n'étais pas un simple bandit, comme Cartouche, mais un noble gentilhomme se portant au secours de son Roi.

Je vous passe les détails de mon évasion à draps noués par la fenêtre de ma chambre, ainsi que ceux de mon voyage de Champagne à Paris. Sachez seulement que j'ai été étonné moi-même de vaincre aussi aisément ma réserve naturelle pour arborer l'air de

circonstance, celui d'un voyageur blasé qui en a vu d'autres. Etant grand et fort pour mon âge, je pouvais facilement me faire passer, en me renfrognant et en faisant peu de gestes, pour un garçon de vingt ans. Je m'y appliquai.

Une fois à Paris, je me renseignai sur les vaisseaux en partance pour la Nouvelle-France. Le prix de la traversée me fit frémir : jamais nous n'aurions assez d'argent ! « Bah, me dis-je aussitôt, honteux d'avoir douté. Le Roi est le Roi ! Il saura sûrement comment s'y prendre pour franchir l'océan sans déboursier une pistole. »

Je pris le troisième jour le chemin de Versailles. Je logeai pour la nuit dans une petite auberge, à un quart de lieue du château. Je demandai des nouvelles, négligemment. Oui, le Roi s'y trouvait (mon cœur battit). Les ambassadeurs venaient juste de repartir. Quels ambassadeurs ? Ceux avec lesquels on était en pourparlers, parbleu ! Les Autrichiens ! Un autre frisson d'angoisse me secoua : et si le Roi me disait *Ah non, petit, en ce moment je ne puis, j'ai un traité sur le feu*, que lui répondrais-je ? Le Dauphin, n'ayant pas treize ans, ne pourrait s'en charger à sa place. Alors la Reine, peut-être ? Mais que dirait-elle, celle-là, si je lui ravissais Louis XV ? Sûrement rien, décidai-je. Comment regretter un époux auquel on ferme sa chambre depuis un an ? Elle s'en remettrait bien vite, occupée par tous les problèmes de la Régence. Dieu ! Que la vie des rois était donc compliquée ! Je dormis mal, cette nuit-là. Et dans l'obscurité de ma chambre, pour la première fois, mes projets me parurent absurdes.

Au petit matin je m'assoupis enfin, et quand je me réveillai l'évidence de ma mission (Dieu soit loué) m'apparut de nouveau. Le Roi lui-même ne m'avait-il pas confié, chez le Cardinal, quatre ans auparavant, la puissance de mon ascendant sur lui ? Pourrait-il faire autrement que de s'abandonner à l'intense émotion que lui causeraient nos retrouvailles ?

Là aussi, passons sur le récit de mes ridicules préparatifs. Malgré l'écart temporel qui s'est creusé entre moi et ce jour de juin 1738, la douleur aiguë que j'ai connue ce jour-là, aux pieds du Roi, est tout aussi vive que sur le moment, et en détailler les circonstances (autres que celles nécessaires à la clarté de mon récit) m'est intolérable. Transportons-nous donc de suite dans les Jardins de Versailles. En effet, le garde que j'ai interpellé dans la cour d'honneur m'a précisé l'heure de la promenade royale. J'y cours, donc j'y suis.

Je m'étais placé sur la route du Roi, espérant accrocher ainsi son regard et son attention. Je n'étais bien sûr ni poudré ni fardé, pour qu'il me reconnût plus aisément. Avais-je beaucoup changé ? Je ne le croyais pas. Je ne le voulais pas. Pour moi, il était l'Unique. Il devait en aller de même pour lui en ce qui me concernait.

J'eus l'impression qu'il me fixait longtemps avant de me croiser. Son cœur avait-il parlé ? Non, me confia-t-il plus tard. C'était mon agitation, la maladresse de mes attitudes, mon absence totale de « maîtrise de moi » (dans un lieu où les sentiments se devaient d'être autant tirés au cordeau que les grandes allées), bref, c'était mon incongruité qui attirait sur moi les regards de tous. Il sautait aux yeux que ce grand dadais bouleversé qui attendait là-bas, au coin d'un if taillé, la venue de Sa Majesté, n'avait pas le moins du monde sa place à la Cour policée de Versailles.

Profondément original lui-même, le Roi était spontanément attiré par tout ce qui tendait à s'écarter de la norme. Aussi était-ce par pure curiosité qu'il gardait ses yeux noirs rivés sur moi. On en use de même avec les étranges animaux exotiques dont sont

peuplées les ménageries.

Moi, j'étais intimement persuadé que Louis XV avait dès cette minute compris que son véritable destin, grâce à moi, était enfin en route. C'est cette conviction stupide qui me donna le courage nécessaire pour me dresser d'un seul coup en travers de son chemin. En y repensant aujourd'hui, avec toute la violence d'amertume dont, comme je l'ai dit, je n'ai jamais réussi à me débarrasser, je réalise que, raidi par ma fausse arrogance et secoué par la plus violente émotion de ma courte vie, je devais avoir exactement l'allure fébrile, suprêmement ridicule, d'un automate de Monsieur de Vaucanson parvenu en fin de course.

- Sire, je suis venu vous chercher. Le moment est venu : il n'est plus temps de tergiverser. On ne doit pas tourner le dos à son destin.

Il garda ses yeux noirs inexpressifs plantés droit dans les miens jusqu'à ce que j'eusse achevé de parler. Plus tard, il m'a dit : « C'est à tes boucles brunes et à tes yeux si verts que je t'ai reconnu, Monclair. L'eau verte, si pure de tes yeux... Voilà bien longtemps déjà qu'ils m'avaient fait prisonnier malgré moi. » Hélas, ce jour-là, en cette atroce journée de juin où la chaleur accablante du printemps finissant et la froideur non moins accablante du Roi me mettaient toutes deux la sueur aux sourcils, il n'eut pas le moins du monde l'air de me reconnaître.

Malgré la brusquerie impardonnable de mes propos (sans compter que je n'avais pas à lui adresser la parole le premier et sans placet préalable), il ne répondit rien. Son beau regard noir garda sans ciller la même fixité, sous l'arc élégant des sourcils courbes. Devant l'étonnant silence du Roi, sa suite fardée, hideuse sous le soleil, se tint dans l'expectative, tant ces gens, ces pantins, craignaient par-dessus tout de commettre un impair devant leur souverain.

Je revins à l'attaque, d'un ton déjà nettement moins conquérant. J'avais grandi, me disais-je, désespéré. J'étais à présent aussi grand que lui et il ne me prenait pas plus au sérieux que quand j'avais dix ans.

- Nous partons, sire. Il est grand temps. Si vous me faites l'honneur de m'accorder un entretien, je vous expliquerai...

Ma voix mourut d'elle-même.

Il se taisait, m'a-t-il avoué plus tard, pour prolonger cet instant, me laisser du temps, nous laisser du temps. « Je t'ai tant aimé ce jour-là, Monclair, si tu savais ! Tu étais la source fraîche, la source pure, la source oubliée de mon enfance, de mes rêves... Et eux, eux tous, agglutinés autour de nous, prêts à rire de toi à mon moindre signal, ils étaient l'eau fangeuse, un marécage croupissant... »

En attendant, le monde s'écroulait autour de moi. Je jouai mon va-tout :

- Le vaisseau doit lever l'ancre bientôt, à cause des glaces qui prennent le fleuve, là-bas... dès l'automne...

Il m'accorda encore trente secondes de rémission, puis il prit enfin la parole.

- Je n'ai pas la moindre idée de ce dont vous voulez parler, mon garçon.

Et il se remit en route, environné de la nuée bruissante de ses courtisans. L'un d'eux, un affreux rouquin au visage grêlé, se pencha sur moi - je venais de rouler dans l'herbe, vaincu - et me questionna, sarcastique :

- Où voulez-vous donc partir, Monsieur ?

- En Nouvelle-France, murmurai-je machinalement, à bout de forces.

- Vraiment ? ricana-t-il. Le lieutenant de police de la Ville de Paris, que j'ai l'honneur de connaître, me disait justement il n'y a pas deux jours qu'il y aurait demain soir une rafle sur les quais de Seine, à hauteur de la Mégisserie. Des vagabonds se tiennent là, prêts à troubler l'ordre public... Il a ordre de les expédier vite fait en Nouvelle-France. Etes-vous toujours convaincu que ce soit là un endroit convenable pour votre joli nez ?

Je m'enfuis en courant.

Je ne sais trop comment j'eus l'étrange réflexe, en quittant le château, de donner mon épée au garde qui m'avait renseigné et de lui demander de la remettre personnellement au Roi. Celui-ci la reçut effectivement en mains propres, en identifia sans peine les armoiries et en comprit tout aussi aisément le message symbolique : « Je vous rends mon épée ; je ne veux plus ni de vous pour Roi, ni de la France pour patrie. Avec ou sans vous, je pars. » Qu'il prévienne mon père ou non m'était indifférent ; il ne le fit pas. Il conserva l'épée dans un coin de son cabinet, loin des regards. C'est là que je la retrouvai ensuite.

Chapitre 10

Pour augmenter mon pécule et surtout pour donner suite au plan qui s'était ébauché dans ma tête, je vendis mes plus beaux vêtements et chapeaux et en achetai à la place à bon marché de fort usagés. Je m'offris un dernier repas, une dernière nuit dans un vrai lit, puis, le lendemain soir, je m'en fus traîner, le visage et les mains barbouillés de poussière, du côté du fameux quai de la Mégisserie. Ce Roi cruel qui avait fait mine de ne pas me reconnaître, eh bien ce serait lui qui allait me le payer, mon voyage. Je ferais la traversée à ses frais !

Je n'avais jamais vu la mer. Le jour où mes compagnons et moi nous fûmes embarqués à Saint-Malo, après un voyage par terre au cours duquel nous ne fûmes guère rudoyés, je ne vis en elle qu'une mort possible. Je souffrais tellement que je ne savais pas si je pourrais continuer à vivre avec sur l'âme un poids pareil. Alors la mer, n'est-ce pas, quelle douce alliée, à l'occasion ! Qui me regretterait ?

Curieusement, je n'arrivais pas à me tirer une larme. Ma poitrine était devenu un désert de feu, aride, sec, brûlant, si brûlant qu'on m'eût rôti le cuir sans que je m'en aperçoive. Je rêvais du Roi toutes les nuits, poussant des gémissements qui exaspéraient mes compagnons d'infortune. Réveillé par eux, je montais sur le pont, et là la mer me prenait tout entier sur son sein bavard, remuant, maternel. Quelle peine peut donc être ressentie comme infinie comparée à l'immensité de la mer et du ciel ? Au lieu

d'accueillir ma dépouille, la mer me devint une amie.

Enfin nous débarquâmes à Québec, ville dont le nom signifie, paraît-il, en langue indienne « l'endroit où le fleuve se resserre ». Comment peut-on exprimer tant de choses dans les cinq lettres du mot « Kebek » ? Ce n'est bien sûr que plus tard que je me posai cette question. Lorsque je mis le pied pour la première fois sur le sol de la Nouvelle-France, j'étais amaigri, hagard et quasi-insensible au monde qui m'entourait. Mais la magie de cette terre lointaine ne devait pas tarder à se faire sentir, achevant le travail commencé par la mer, les vents et le ciel.

(à suivre)

[Vous êtes un lecteur impatient? SERINGA enverra gracieusement (donc sans aucun frais) une version brochée des *Diamants du Canada* aux trente premiers internautes qui lui en feront la demande.]